

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Adresse: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Le 27 octobre 1909. Thermomètre de E. Claudet, Opticien, Successeur de E. & L. Claudet, 913 rue Canal, N.O., Lne. Fahrenheit Centigrade.

L'Œuvre d'assassins.

La violence et le meurtre n'ont jamais prouvé la justice d'une cause. Les faibles s'en servent à défaut de raisons valables pour faire triompher leurs idées ou pour accorder des droits.

Le tragique incident dont Kharbine a été le théâtre l'avant-dernière journée nous est une preuve que le poignard et le revolver sont pour tout peuple civilisé des objets d'horreur, et que les mécréants qui s'en servent plaident mal leurs causes, parce que les crimes sont toujours l'indignation générale.

Les misérables qui ont si lâchement frappé le Prince Ito ne sont pas couverts d'opprobre et ne retireront aucun profit de leur fol attentat; au contraire, après avoir fixé sur eux l'attention publique, la Société dont ils ont méconnu les lois les expulsera, et de leur passage ici-bas il ne restera qu'un souvenir odieux qui ne sera évoqué qu'incidemment, que lorsqu'il sera parlé de leur victime qui fut un des hommes les plus en vue de son pays, qui joua un rôle important dans la politique du Japon à la civilisation duquel il contribua puissamment.

Le prince Ito était très connu aux Etats-Unis; il y était considéré, aimé même. Il était le pouvoir derrière le trône; c'est lui qui conseillait, dirigeait le jeune souverain coréen, et si par sa sagacité, son expérience il avait beaucoup fait pour l'avancement de la Corée dans la voie de la prospérité, il est certain qu'il rêvait pour elle des destinées meilleures.

L'éminent homme d'Etat avait eu de grands projets; il voulait inaugurer une politique nouvelle en Mandchourie, mais personne n'en connaissait encore la nature. L'assassinat du Prince Ito est doublement condamnable, au point de vue de la société d'abord, au point de vue des intérêts coréens ensuite; et les Coréens sont les premiers à le reconnaître, car les regrets qu'ils en éprouvent sont unanimes.

L'œuvre du Prince serait interrompue à Séoul; c'est au Japon qu'elle commença; c'est là que

l'homme qui devait avoir une carrière politique si utile, si brillante, et pénétrer les lumières de la civilisation nouvelle; il ne serait pas osé de dire qu'il fit du Japon un pays nouveau. Et c'est un tel homme qui vient de tomber sous les coups de parias. Est-il de châtiment proportionné à ce crime? La justice peut-elle avoir assez de rigueur, nous allons écrire de crainte, pour faire expier à ces méchants leur irréparable faute?

A PROPOS D'UN MONUMENT A CHARLES PERRAULT.

Les enfants et les fées vont payer leur dette.

Chronique parisienne: Il y avait une fois, à Paris, un petit garçon nommé Charles Perrault, d'humeur originale et d'esprit avisé. Il réussit à s'affranchir de la discipline, pour lui rigoureuse en son siècle, lequel était le grand dix-septième. Il se traça lui-même un plan d'études et, chose extrêmement curieuse, il s'y conforma.

Devenu avocat et poète, il plaça d'une façon louable, tout en continuant à force vers dont quelques-uns méritent d'être retenus. Il osa placer les modernes fort au-dessus des anciens, ce qui remplit d'indignation certains modernes non moins modestes que distingués.

Premier commis de la surintendance des bâtiments du Roi, il obtint que le Roi ouvrit au peuple le royal jardin des Tuileries. Il fut membre de l'Académie française, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, contribua à fonder l'Académie de peinture, sculpture et architecture.

Il avait un frère nommé Claude, qui, médecin et architecte à la fois, s'illustra en élevant l'Observatoire et la colonnade du Louvre, un des plus magnifiques décors du monde. Tout cela sans doute est glorieux; mais ce n'est rien de tout cela qui fait le héros incomparable du nom de Perrault.

Un jour, Charles Perrault, fort avancé en âge, il avait quelque soixante-dix ans - publia un tout petit livre, "Les Contes de Fées", qui, par une supercherie touchante et symbolique, il signa du nom de son petit fils âgé de quelque douze ans.

Cet ouvrage est tout entier dans la mémoire de tous les Français. D'ailleurs, il y était déjà avant d'être publié. Perrault a donné une forme définitive à une matière qui, depuis des siècles, flottait, confuse et charmante, dans l'imagination populaire.

Pour résumer ce petit livre, il suffit de citer les titres de ses parties: "La Barbe-Bleue", "Le Chaperon rouge", "La Belle au Bois dormant", "Les Fées", "Le Chat botté", "Cendrillon", "Le Petit Poucet", "Riquet à la Houppe", "Peau d'Âne."

On connaît ces contes par cœur. Pourtant, que l'on ouvre le livre de Perrault, on se met à le lire sans passer une ligne et jusqu'au bout, comme s'il était de la plus fraîche nouveauté. Aussi bien, il y a là un printemps éternel, c'est-à-dire un indépassable renouveau de fraîcheur et de délice.

Et quels détails exquis! Ruisseau limpide, le style reflète en coulant les images du ciel, aussi bien que les gestes de l'humanité. Vous distinguez Cendrillon qui nettoie les montées (les escaliers) avant d'aller au bal du Roi, par le secours de sa marraine, puis qui chausse la pantoufle minuscule: cette pantoufle entre sans peine à son pied et y est juste comme de cire.

Vous apercevez le châteauneuf de la Belle au Bois dormant. Tout est endormi: gouvernantes, filles d'honneur, femmes de chambre, gentilshommes, officiers, cuisiniers, galopins, suisse au nez bourgeonné, chevaux, gros métrains de la basse-cour, et la petite Pouf, petite chienne de la princesse, qui était près d'elle et son lit, les broches mêmes qui étaient au feu chargées de chappons, faisans et gezeux.

Tout seveille quand arrive le Prince Charmant. "Est-ce vous, non prince? lui dit-elle. Vous vous êtes bien fait attendre. Le prince assura qu'il l'aimait plus que lui-même. Ses discours furent mal rangés. Le prince pleura d'envie. Pas d'éloquence. Beaucoup d'amour. Dans le palais, chacun songeait à faire sa charge. Et comme ça n'était pas tous amoureux, ils mouraient de faim.

Plus loin, une aimable jeune fille, à qui une pauvre vieille demande à boire, rince sa cruche et puise de l'eau "au plus bel endroit de la fontaine", à l'endroit où l'eau sourd avec un pur et délicat frisson. Cette jeune fille si bonne et, pourtant, sa mère n'aime pas, entre un peu en retard. "Je vous demande pardon, ma mère!" Et deux roses, deux diamants, deux perles tombent de sa bouche. "D'où vient cela, ma fille?" dit la mère. Et le conteur ajoute: "Ce fut la première fois qu'elle l'appela sa fille." Ici, une larme est tombée, plus précieuse que toutes les perles.

Plus loin, la fille d'un roi, vêtue d'une peau d'âne, s'est réfugiée dans une métairie. Son unique distraction est d'arranger sa toilette en secret, de poudrer ses cheveux et de revêtir sa robe couleur de temps. Pour qui s'habille-t-elle ainsi? "Elle n'a que ses dindons pour témoins. Mais qui de vous, mesdames, n'a pas parfois fait toilette pour des dindons?" Un prince, par le trou de la serrure, aperçut Peau d'Âne en ses éblouissants atours. Perrault se demande si la jeune fille ignore cette indiscrétion. Sur ce point, "les femmes sont si drues". Elles devinent toujours l'admiration et presque toujours l'amour qu'elles inspirent. Un subtil sourire de psychologue passe sur les lèvres tendres du conteur.

Où trouver plus émouvant tableaux de la misère des compagnes que dans le début du "Petit Poucet"? L'année est si fâcheuse, la famine si grande, que le bûcheron se résout à perdre ses enfants dans le bois pour ne pas les voir mourir de faim. La mère résiste qu'elle peut; mais elle finit par céder et va dormir en flûtant. Quelque temps après, le seigneur du village envoie à ces malheureux dix écus qu'il leur devait depuis longtemps et dont ils n'auraient plus rien. "Où étaient les dettes de grand seigneur?" Que firent les bûcherons. Ils achetèrent trois fois plus de viande qu'il n'en fallait. Quand ils furent rassasiés, la bucheronne dit: "Ah! si nos pauvres enfants étaient ici..." Les enfants sont revenus sous la conduite du plus petit: "Nous voilà! Nous voilà!"

Quant M. Perrault, l'historien de Florence, commentait cette page de Perrault, il ne manquait guère de placer l'anecdote suivante comme pendant: Vers la fin du siège de Paris, nous fûmes, par la rigueur du temps, contraints, M. Perrault et moi, de manger un petit chien que nous avions et qui s'appelait Azor. Mme Perrault, baissant ses yeux humides, rangea sur une assiette les petits os en murmurant: "Si Azor était là!..." Hélas! Azor n'était plus là, il avait même de fortes raisons pour ne plus y être. Il eût fallu un double miracle pour qu'il criât: "Me voici!"

En ces "Contes", certains mots, qui viennent du fond des âges, conservent leur accent ancestral et demeurent plaisamment cabalistiques: "— Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? — Je ne vois que le ciel qui poudroie et l'herbe qui verdole." "Tirez la cheville et la bobinoite cherra." "— Grand'mère, que vous avez de grands bras!" Ces mots sont attendus par l'auditeur. Il ne faut pas lui en dérobier une syllabe. Dans la phrase du "Chat botté": "— Bonnes gens qui moussont, si vous ne dites pas que ces temps appartiennent à votre maître le marquis de Carabas, vous serez hachés menu comme chair à pâté." Essayez un peu, pour voir, "bonnes gens" qui hachent, de supprimer le mot "menu". "M-n-u" vous crierez impitoyablement à la petite voix indignée.

Cet ouvrage de rêve est avant tout un monument de bonté. Il possède une pitié suprême, parce qu'elle réside dans le cœur du peuple d'où il est sorti. Le peuple sait compatir à toutes les souffrances. Il les pressent, si cachées ou si hautes qu'elles soient. Il plaint la fille cadette qui est si bonne, mais qui n'est pas aimée par sa mère. Il plaint la châteline qui, au milieu de tout son faste, n'aime pas son brutal mari. Il plaint cette héroïne du souvenir pouvoir, si marquée impitoyablement par le destin.

Aujourd'hui, on élève à Perrault une statue dans un des plus beaux jardins de Paris. Si une fleur, une seule fleur était offerte à cette statue par chacun de ceux qui ont lu,isent ou liront les "Contes de Fées", la statue, le beau jardin, la ville tout entière disparaîtraient sous un féérique déluge de bouquets.

Le voyage du président Taft sur le Mississippi. Memphis, Tenn., 27 octobre.—Plusieurs milliers de personnes massées sur les rives du fleuve ont frénetiquement acclamé le président des Etats-Unis, ce matin, à son arrivée à Memphis.

La flottille présidentielle était attendue à huit heures, mais par suite du niveau extrêmement bas du fleuve, les bâtiments ont dû ralentir leur marche afin d'éviter les nombreux bancs de sable qui barrent le chenal, et il était près de onze heures lorsqu'elle est arrivée en vue de Memphis.

Un mariage. Chattanooga, Tenn., 27 octobre.—A midi, aujourd'hui, a été célébré le mariage de Mlle Carolyn Montague, de cette ville, avec le comte Memo Rasponi, de Ravenne, Italie. Mlle Montague est la fille de M. et Mme Prestin Montague.

Son père est un riche manufacturier de Chattanooga, sa mère, Mlle Mildred Montague épousa il y a deux ans le comte Pasquino, un cousin du comte Rasponi. La cérémonie d'aujourd'hui a été célébrée très tranquillement à la résidence princière des Montague.

Les assistants étaient limités à cinquante parents et amis intimes. Un déjeuner a eu lieu après le mariage. Les convives comprenaient le comte Rasponi le frère du marié, le comte et la comtesse Pasolini, Mme D'Erment de Paris, France, M. et Mme George Headly et Mme Clarence Allen de Cincinnati, et d'autres de Philadelphie et Boston.

Passagers distingués. Southampton, 27 octobre.—Orville Wright, l'aviateur, s'est embarqué pour New York, aujourd'hui, sur le steamer "Adriatic", et Enrico Caruso, le ténor, est un passager du "Kron-Prinzessin Cecilie", qui se rend aussi à New York.

Légers opérations. New York, 27 octobre.—James J. Jeffries a subi une légère opération aujourd'hui, durant laquelle un spécialiste lui a extirpé de chaque narine une excroissance causée par un coup qu'il avait reçu pendant son dernier combat avec Fitzsimmons.

Maladie de la belle-tête du président. Baltimore, Ind., 27 octobre.—Mme Horace D. Taft, de Waterbury, Conn., une belle-tête du président Taft, est une patiente du Johns Hopkins Hospital, où elle a été opérée lundi.

Revue des Deux Mondes. 93, rue de l'Université, Paris. — SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 15 OCT. 1909.

I.—George Andersson, première partie, par M. H. H. Ward. II.—Au Couchant de la Monarchie. — V. La victoire de Turgot. — Le lendemain de la victoire, par M. le marquis de Ségur, de l'Académie française.

III.—Une amitié féminine de Chateaubriand — Madame de Duran. — Lettres inédites, par M. Victor Giraud. IV.—La mêlée des religions en Orient, par M. Louis Bertrand.

V.—L'union des colonies britanniques Sud-Africaines, par M. Bland d'Auvergne. VI.—Deux ennemis de la Compagnie du Saint-Sacrement — Mollère et Port-Royal, par M. Alfred Rébelliau.

VII.—Revue musicale. — Trouvère et Troubadour, par M. Camille Bellaigue. VIII.—Revue étrangère. — Une seconde partie de "La Flûte enchantée", par M. T. de Wyewa.

IX.—Chronique de la Quinzaine. Histoire politique, par M. Francis Charras, de l'Académie française. X.—Bulletin Bibliographique.

ORPHEUM.

Le succès va grandissant cette semaine à l'Orpheum. Il serait difficile, d'ailleurs, de trouver un programme de vaudeville plus intéressant, plus varié et plus complet en même temps qu'aussi bien exécuté.

Retour des enfants disparus. Harry et Jensen Ncaud et Edmond Kull, les trois gamins qui après avoir fait l'école buissonnière étaient restés toute la nuit hors de leur domicile laissant leurs parents dans de vives inquiétudes ont reparu chez eux hier matin sans et saufs.

Jeune homme recherché par ses parents. L'inspecteur de police O'Connor a reçu hier matin une lettre d'une dame Flo Schilernitzauer, domiciliée 1033 avenue Brownville, à Pittsburgh, Pennsylvanie, le priant de faire des recherches pour retrouver son fils William qui a disparu du domicile paternel depuis le 11 septembre dernier et dont les parents sont restés sans nouvelles depuis lors.

Mme Schilernitzauer écrit que son fils a été dirigé vers le Sud des Etats-Unis, et qu'il est actuellement en séjour à la Nouvelle-Orléans.

L'ABELLE. — DE LA — NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes. Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

EDITION QUOTIDIENNE. Pour les Etats-Unis, port compris: 15 Cents. Un an \$3.00. 6 mois \$1.50.

EDITION HEBDOMADAIRE. Paraisant le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris: 5 Cents. Un an \$1.50. 6 mois \$1.00.

EDITION DU DIMANCHE. Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nous n'en avons pas de vente. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nez agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

THEATRES.

Opéra. Les premiers succès de la troupe de M. L. L. ont été retentissants hier, parait-il, en vue de la soirée initiale de la saison a été le succès des conversations.

La reprise de Lakmé, de Léo Delibes, sera donnée par plusieurs autres artistes de l'excellent troupe. MM. Noubou, Carquo, Chabal, Delsse, Levan, Mmes Roland, Sterckmans, Jemy Allard, Mlle Vincent.

Le second acte d'un grand ballet, réglé par M. Rizzo, sera dansé par Mlle Fabris, Cololini, Hanssens et les douze danseuses chorégraphiques qui composent le balleton chorégraphique.

M. Noubou a déjà pris contact avec notre parterre, déjà il lui a fait admirer sa forte voix, mais cette fois c'est dans un rôle plus important que celui qu'il remplissait l'autre soir qu'il se fera applaudir, le rôle principal de l'opéra de Delibes, Gerold.

Nous l'avons annoncé dans un précédent numéro, Les Hugues, sera chanté samedi prochain, spectacle attrayant par lui-même, mais que rendra plus attrayant la présence du Président de la République et de nombreux personnages diplomatiques et politiques.

Dimanche, en matinée, L'Amie le soir, début de la troupe d'opéra de la Nouvelle-Orléans.

M. Zocini, le ténor gracieux, débutera samedi dans le rôle de Raoul de Narbonne, des Hugues, et au troisième acte de l'opéra, un "Pas de Deux" sera exécuté par Mlle Fabris et M. Rizzo.

TULANE. C'est toujours devant des salles archicomblées que M. David Warfield joue au Tulane et les applaudissements ne sont pas ménagés à l'excellent artiste.

"The Music Master" sera encore donné en matinée samedi. A partir de 9 heures, ce matin, le contrôle du Tulane sera ouvert pour la vente des places de la série de représentations qui seront données la semaine prochaine par Mlle Olga Nethersole, la distinguée actrice anglaise.

Mlle Nethersole jouera "Sapho" dimanche soir. Pour le reste de la semaine le programme est composé comme suit: Lundi et mardi soirs et mercredi matinée, "The Writing on the Wall"; Jeudi soir, "The Second Mrs. Tanqueray"; Vendredi soir, "Camille"; Mercredi et samedi soirs samedi matinée "Sapho".

Il est inutile de dire que les places seront enlevées rapidement et que les personnes qui désirent assister à l'une ou l'autre de ces représentations devront prendre leurs précautions à l'avance.

CRESOENT. Les ministres de Al. G. Field remportent un véritable succès au Crescent et jouent chaque jour devant une salle enthousiaste.

Matinée aujourd'hui. La semaine prochaine le beau drame "The Man of the Hour" qui sera donné pour la première fois à des prix populaires.

La vente des places réservées pour ces représentations commencent aujourd'hui au Contrôle du Crescent.

Feuilleton

—DR—

L'ABELLE DE LA N. O.

No. 17 Commencé le 9 Octobre 1909

L'HÉROÏNE

Grand Roman Inédit de Cape et d'Épée

PAR MICHEL ZEVACO

XIII

CHALAIS OU LOUVIGNI

(Suite.)

Pais, pas à pas, cette impression se dissipe comme elle s'était

produite, c'est-à-dire sans que la violence de l'éveil et fut pour le malade effort. C'était comme un de ces breuviers, qui, par les soirs de novembre, enveloppent tout à coup un bouquet d'arbres, puis se retirent, sans que les arbres les aient appelés d'abord, repoussés ensuite. Alors, il s'aperçut que ce qu'il avait pris pour du sang à son front n'était que l'abondante sueur que l'horreur peut-être avait provoquée seule.

Il se rapprocha vivement de la fonte des rideaux, jeta dans la salle d'honneur un regard chargé de la terrible angoisse qu'éprouve quiconque s'est trouvé une seconde en contact avec le mystère.

Et il eut un soupir suivi d'un rire silencieux, un rire nerveux qui le secoua: "J'étais fou... Non, morbleu, c'est ce joli vin blanc qui m'a perverti les sens pour un instant. Comment si je ne m'y laisse pas prendre? Les voici, tous... et elle... Plus de sang... La voici telle qu'elle est dans tous mes rêves, si belle, si fière, si brèvement vivante... Réveillé de pauvre fol, car, là, je n'ai jamais pas l'excesse de vin blanc. Ouf! j'ai eu peur!... C'est fini."

C'était fini. Les personnages avaient repris leur agère habituelle. L'hallucination s'était dissipée. Etait-ce une hallucination?

A ce moment précis où Treceval se rapprocha de la tenture de velours, César de Vendôme d'une voix froide, disait: "Monsieur, et vous m'avez dit que vous aviez tout posé une question. Nous engageons ici nos existences. Et nous savons tous ce que nous voulons. Si nous perdons la partie, nous paierons bravement notre tête (Le duo d'Anjou devait livide) mais si nous gagnons, qui nous répond de l'enjeu?..."

Tous regardèrent Gaston d'Anjou: lui seul en effet pouvait prendre des engagements pour le cas de la réussite. Mais Gaston détourna la tête et se tut. Un enfant de dix huit ans avait à certains moments, la prudence d'un vieillard.

—Je demande, reprit César encore plus froid, je demande qui paiera l'enjeu si nous gagnons? — Moi? — Tous ceux qui assistaient à cette étrange scène, où se débattaient le sort de roi et de royaume, se levèrent d'un seul mouvement et, tous possédés par une curiosité passionnée, firent un pas vers la dame vêtue de noir.

Ce mouvement assaillit voilait dire: "Qui êtes-vous, vous qui prenez ici de formidables engage-

ments devant lesquels recule le frère de roi? Il y eut un instant de silence terrible... Peut-être l'inconnue se repensait-elle d'avoir parlé. Mais bientôt, d'un geste rapide, pareil à ces irrécouvrables décisions qui se pressent en une seconde, elle fit tomber les dentelles qui voletaient sa figure et se redressa dans une attitude d'indolence majesté.

Tous se courbèrent presque jusqu'à s'agenouiller et un murmure de joie enivrée, d'orgueil triomphal, de stupor aussi, monta du groupe des conjurés: — La reine!... — Anne d'Autriche avait alors vingt-cinq ans. Depuis la dévotion Mme de Motteville jetée au Tallemand des Réaux — cet autre Brantôme, qui n'a ménagé ni le sel ni le poivre dans ses anecdotes — tous les mémorialistes du temps proclament sa majesté une beauté. Ardent comme une Espagnole de pur sang qu'elle était, l'orgueil féminin lui servit de couverture plus encore que son manteau de reine. Tout en elle, son front mat et pur, son regard étroitement son nez aquilin, son port de tête, ses gestes, sa voix, et jusqu'à ses lèvres, que les poètes déclaraient sans pareilles au monde, tout dénotait l'orgueil posé à ses dernières limites. A ne voir en elle que la magnifique statue de marbre, elle que la majesté statue de marbre, elle était plus que reine: elle était déesse.

Peut-être était-elle venue trop tard dans un monde déjà trop vieux. Peut-être avait-elle été conlée dans le royaume à jamais brisé de ces tragiques reines des temps barbares qui dominaient l'humanité de leur âme inhumaine, qui s'élevaient au-dessus de l'ordinaire et s'appelaient les reines de Bavière ou Marguerite de Bourgogne. Peut-être avait-elle été conlée de vivre à ces époques reculées où la beauté impeccable et implacable tenait lieu de toutes les vertus, et où Homère parlait avec respect des amours de Jeanne... — Elle, comme placée en son temps, elle fait assez pauvre figure. Et l'on songe qu'elle seulement qu'elle fut le fond magnifique d'orgueil tant que dura sa beauté.

Lorsque les ans jaloux eurent déformé cette beauté, l'orgueil lui-même sombra. Et alors, près de la statue descendue de son piédestal, apparut l'ombre de Mazarin... Cet orgueil, depuis onze ans qu'elle était la reine de France, avait rudement souffert. Elle promena son regard sur les conjurés prosternés: — Si j'ai quitté le Val-de-Grâce pour venir en cet hôtel, si j'ai défroncé l'armée d'Espagne qui investit mon château, si j'ai échappé pour quelques heures à l'Inquisition plus redoutable de mes femmes, si enfin, reine, je suis

venue la nuit dans un lieu où je savais qu'on allait conspirer contre le roi, c'est que j'ai voulu faire de ma présence ici, une promesse formelle pour l'avenir, un consentement dédaigné dans le présent. Humiliée, outragée, abreuvée d'amertumes que ne connaît pas la pieuse coupable de mes sujettes, depuis six mois j'in terroge ma conscience et lui demande si j'ai le droit de vivre, moi aussi. Je me meurs, mes sieurs. On me tue à chaque minute de ma vie. Je me redresse donc contre ceux qui jouent, vis-à-vis de moi, le rôle que joua Torquemada en mon pays. Je viens à vous, et je vous prie: Sauvez-moi! Et quant à l'avenir, Anne d'Autriche reine de France contremaître tous vos espoirs. Cette parole vous suffit-elle?

Il y eut d'abord un silence terrible. Puis un murmure d'imprécations furieuses contre Louis XIII. Puis, vers la reine, une telle acclamation, une si délirante expression de dévouement qu'Anne d'Autriche, qui jamais n'avait pleuré devant le roi, baissa la tête et laissa tomber deux larmes qui se couleurent au feu de ses joues. — Vive! Vive la reine! harlérent les conjurés.

—Monsieur, messieurs, supplia Gaston d'Anjou, songez qu'on peut vous entendre du dehors. Et le silence s'était rétabli:

— Eh! ventre saint-gris, comme disait mon père le roi Henri, s'il faut une autre parole, la reine me permettra bien d'ajouter à la sienne celle de duo d'Anjou! — Le duo d'Anjou! rita Treceval, ivre de joie. — Ainsi ce jeune seigneur qu'il dévorait d'un regard tout chargé de fureurs jalouses, c'était le frère de Louis XIII, le fils de Henri IV — donc le frère d'Anne!... Ainsi s'expliquait donc l'embrasement de jardin et la présence de Gaston à l'hôtel de la rue Courtenay, ivre de joie. — Ce n'est pas son fiancé! bégailla Treceval enivré, c'est son frère!... C'est égal, monsieur seigneur, vous m'avez fait une fêre pour, et, pour cette peur, plus encore que pour vos larmes, il faudra que vous me demandiez pardon. Je me le suis promis et ne m'en dédis pas, ventre saint-gris! — La reine avait laissé tomber son voile sur son visage et repris sa place à l'écart, signifiant ainsi que les conjurés ne devaient tenir aucun compte de sa présence, excepté pour ratifier ce qui avait été dit... — Le duel est défendu sous peine de mort! s'écria le marquis de Beavron. — Marquis, dit Montmorency-Bouteville, un pari! — Tous devaient attentifs: car tous connaissaient la vieille haine qui divisait Beavron et